

Le soi et le double dans *L'Âtre périlleux*

Lise Morin

Volume 32, numéro 1, printemps 1996

Le roman chevaleresque tardif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036016ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036016ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, L. (1996). Le soi et le double dans *L'Âtre périlleux*. *Études françaises*, 32(1), 117–128. <https://doi.org/10.7202/036016ar>

Résumé de l'article

Une étude de la structure de *L'Âtre périlleux* accuse la profonde unité de l'oeuvre : depuis l'incurie initiale de Gauvain devant un enlèvement intempestif jusqu'au retour triomphal à la cour arthurienne, en passant par le combat contre le diable du cimetière, tous les épisodes du récit gravitent autour d'une même problématique, la patiente reconstitution d'une identité perdue.

Le soi et le double dans *L'Âtre périlleux*

LISE MORIN

Au-delà des démonstrations de vaillance obligées, remplies d'estocades magistrales et du fracas des boucliers rompus, la grande aventure chevaleresque est avant tout d'ordre intérieur et se confond bien souvent avec la quête de l'identité. Comme pareille recherche ne saurait s'accomplir dans la presse de la cour arthurienne, la solitude de l'errance s'impose, qui agit sur la personnalité à la manière d'un révélateur ; elle permet au chevalier en devenir d'acquérir ou de mériter ce nom par lequel se manifeste, en un raccourci prodigieux, son essence. Chevalier modèle admiré à l'envi, Gauvain se voit évincé d'office du premier rôle : son identité est trop connue pour donner lieu à un dévoilement graduel. À moins, bien sûr, de dépouiller d'entrée de jeu le *bon chevalier*¹ de son nom et d'une réputation par trop envahissante et quelque peu momifiante. L'auteur de *L'Âtre périlleux*, un roman daté approximativement du milieu du XIII^e siècle, a recours à cette astuce narrative. Gauvain ne devient pas pour autant l'égal de l'un de ces obscurs apprentis chevaliers qui se découvrent pour la première fois dans toute leur vérité au cours de l'aventure, comme dans une nouvelle matrice qui fixerait des traits restés secrets jusqu'alors, avant de révéler leur identité profonde à une communauté arthurienne éblouie de surprise et de contentement. L'espace de la quête étant pratiquement interdit à Gauvain puisqu'il ne peut guère progresser, lui qui est déjà paré de toutes les vertus, c'est donc dans l'espace

1. (Anonyme), *Perilous Cemetery — L'Âtre Périlleux*, édité et traduit par Nancy B. Black, New York and London, Garland Library of Medieval Literature, 1994, vers 3.

— original — de la reconquête, qu'il déploiera ses prouesses. L'auteur anonyme de *L'Âtre périlleux* serre au plus près son sujet dans le récit, et à aucun moment ne fait dévier Gauvain de cette trajectoire rédemptrice qui lui permettra de restaurer son image de chevalier parfait. Trois moments principaux structurent l'œuvre : l'éclatement initial de l'identité de Gauvain, l'épisode éponyme, et la reconstitution de l'identité perdue. Une relecture de ces trois phases invitera à revoir certaines des affirmations de la critique sur la structure de l'œuvre.

La problématique de l'identité se cristallise déjà dans l'ouverture du récit, qui présente à la fois un témoignage éloquent de la valeur de Gauvain et un accroc flagrant à cette réputation. Au point de départ, une jeune femme fait son apparition à la cour arthurienne et sollicite du roi la faveur de servir à sa table en qualité de *boutellière* (v. 49). Elle le prie aussi de lui accorder la protection du meilleur chevalier de la cour pendant la durée de son séjour. Le roi acquiesce de bonne grâce à la première demande, mais il décline l'invitation d'élire le meilleur chevalier et engage la demoiselle à effectuer seule ce choix. Comme celle-ci se dérobe à son tour à cette redoutable responsabilité, Arthur lui fait une réponse digne d'un diplomate accompli :

« Ja Dix », fait li rois, « ne me voie
Quant j'en sai le mellor eslire,
Mais je vous veul proier et dire
Que vous m'otroiiés une riens,
Se vous veés que ce soit biens :
Sans ellire, vous veul baillier
En la garde a un chevalier
Bel et prox et courtois et sage ;
Et s'il ne fust de mon lignage
J'en deisce une grant parole. » (vers 80-87)

Il lui offre la protection de Gauvain, mais sa modestie le retient de décerner à un homme de son lignage le titre de meilleur chevalier. La proposition agréée à la visiteuse, qui souhaitait justement voir Gauvain investi de cette fonction :

« Sire », fait ele, « quant je vinc ça,
Me fu forment Gavain loé,
Et g'i remain par vostre gré,
Car ne vous demant se lui non. » (vers 96-99)

On ne peut s'y tromper : quoique ni la jeune femme ni le roi ne souhaitent prendre la responsabilité d'attribuer une reconnaissance sociale aussi prestigieuse à quelque chevalier que ce soit, tous deux s'entendent à mots couverts pour en

gratifier Gauvain. Le passage montre aussi que la réputation de Gauvain dépasse les frontières du royaume arthurien.

Le lendemain matin, alors que la belle s'affaire au service, un chevalier tout armé et monté à cheval s'introduit dans la salle où déjeunent les convives et interrompt brutalement le repas. L'intrus fait monter la *boutellière* sur son cheval et lance un défi à tout chevalier de la cour désireux de protester contre ce rapt. Quoique expressément commis à la garde de la jeune femme par le roi, Gauvain, contre toute attente, ne réagit pas à l'enlèvement. L'attitude amorphe du neveu du roi incite Keu à se porter volontaire pour laver l'honneur de la cour. Le comportement de Gauvain ne laisse pas de surprendre : comment le paragon de toutes les vertus, à qui l'on vient tout juste d'octroyer implicitement le titre de meilleur chevalier de la cour arthurienne, peut-il se soustraire ainsi à ses obligations et jeter l'opprobre sur le roi, alors même que celui-ci s'est engagé officiellement à l'endroit de la demoiselle ? À la décharge de Gauvain, notons que ce n'est pas la couardise qui est à l'origine de son abstention, mais un souci de politesse déplacé. Il préfère en effet encaisser l'affront en silence plutôt que de faire preuve d'impolitesse en se levant de table pendant le repas du roi. Voilà qui montre bien qu'un formalisme excessif peut devenir source de turpitude. Mais, toute exécration qu'elle soit, l'inconduite de Gauvain n'en est pas moins précieuse du point de vue narratif, puisqu'elle donne le branle à l'aventure tout entière. Comme le rappelle Keith Busby, la faute est souvent la condition nécessaire de la quête ; et pour que Gauvain devînt la principale figure de l'aventure, il fallait bien qu'il commît quelque impair au préalable².

L'amertume du roi devant l'inaction de son neveu pousse Gauvain à prendre conscience de sa faute et à se lancer à la poursuite du ravisseur. Il rencontre en route trois jeunes femmes éplorées qui lui apprennent rien moins que sa propre mort. Bien sûr, il y a méprise sur la personne, on l'a confondu avec un autre chevalier ; il n'en reste pas moins qu'un double³ de Gauvain est mort et qu'un jeune homme a eu les yeux crevés pour s'être porté à la défense du pseudo-Gauvain. Piquante ironie, celui qui s'est toujours fait un point d'honneur de divulguer son nom à qui voulait l'entendre se voit ici dans l'obligation de taire son identité jusqu'à ce qu'un duel judiciaire fasse la preuve qu'il est bien le véritable Gauvain.

2. Keith Busby, « Diverging Traditions of Gauvain in Some of the Later Verse Romances », *The Legacy of Chrétien de Troyes*, éd. par Norris J. Lacy, Douglas Kelly et Keith Busby, Amsterdam, Rodopi, 1988, p. 103.

3. Voir Nancy Black, *op. cit.*, p. XIV.

Les deux passages évoqués gommant le halo de légende qui entoure Gauvain, car le neveu du roi se trouve tout à la fois dépossédé de sa réputation de chevalier exemplaire et de son nom. L'ouverture du récit plonge en quelque sorte le héros dans les limbes littéraires en faisant de lui un être temporairement indifférencié des autres chevaliers. Cependant, comme elle devient l'instrument d'une possible régénération, cette destitution initiale qualifie Gauvain pour l'Aventure.

À cette « disgrâce » en deux temps succède l'épisode qui donne son nom au récit, et dont la critique a jugé qu'il s'insérerait mal dans la structure générale de l'œuvre. Contraint de passer la nuit hors des murs d'une ville, Gauvain cherche refuge dans un cimetière. Une demoiselle sort d'une tombe et lui raconte qu'une belle-mère jalouse lui a fait perdre ses esprits mais qu'un diable l'a libérée de ce sort en échange de ses faveurs. Depuis sa guérison, la « morte vivante⁴ » passe tout le jour emprisonnée dans son tombeau et se voit contrainte la nuit de servir d'esclave sexuelle au diable. Elle demande à Gauvain de la libérer de cette tyrannie. Sur ces entrefaites, le diable fait son apparition. Un combat acharné s'engage entre lui et le représentant de Dieu, Gauvain, qui puise une partie de sa force dans la contemplation de la croix. Gauvain remporte la victoire et tue son adversaire. Loin de constituer une sorte de hors-d'œuvre isolé dans le récit, cette séquence surnaturelle préfigure la résurrection de Gauvain, qui passera de la mort sociale à la vie, tout comme la belle passe de la mort symbolique à la vie. Que la jeune femme ait été ballottée de « sagesse » à « folie », et inversement, met davantage encore en relief l'idée de *passage*. Or, l'épisode marque précisément le passage entre la détérioration initiale de la situation de Gauvain et son redressement prochain. Le narrateur précise aussi que la victoire de Gauvain fait perdre son nom au cimetière : « L'Âtre avoit son non perdu » (v. 1443). Cette insistance sur le nom n'est pas gratuite, elle rappelle l'aventure qui attend Gauvain. La présence d'un segment de récit essentiellement symbolique se justifie aisément, puisque Gauvain n'est pas réellement mort et que la reconquête de ses attributs s'effectuera, pour une large part, sur un mode allégorique. Toute la séquence constitue une forme de mise en abyme de l'intrigue principale, ce qui explique que l'auteur ait choisi de donner à l'œuvre entière ce titre de « l'âtre périlleux ». Il s'agit donc d'un épisode-charnière, qui fait le lien entre la phase de la dépossession et celle de la reconquête.

4. Anne-Marie Cadot, « Le Motif de l'Âtre périlleux : la christianisation du surnaturel dans quelques romans du XIII^e siècle », *Marche romane*, t. XIII (1980), p. 32.

Diverses aventures s'enchaînent ensuite, qui mettent Gauvain aux prises avec de nombreux adversaires. Il combat d'abord Escanor, le ravisseur de la *boutellière*. Curieusement, le narrateur a revêtu Escanor de propriétés solaires traditionnellement dévolues à Gauvain. Le poète de *L'Âtre périlleux*, qui manifeste une connaissance très poussée de la littérature arthurienne et, qui plus est, a lu *Le Conte du graal*⁵, ne pouvait ignorer que ce trait appartient à l'archétype de Gauvain. L'auteur n'aurait-il imaginé ce transfert flagrant de facultés que pour suggérer qu'Escanor constitue un reflet, bien qu'imparfait, de Gauvain? C'est possible. En outre, la demoiselle de l'âtre périlleux, qui assiste à la poursuite, précise que la propre mère de Gauvain avait prédit que son fils n'avait à redouter nul adversaire, à l'exception d'Escanor. Si l'issue du combat ne peut être décidée, ne serait-ce pas pour marquer que les deux chevaliers, de force égale, sont des doubles l'un de l'autre?

Gauvain viendra à bout de son double maléfique, bien sûr, mais non sans avoir à forcer le destin : il attend le déclin du soleil avant de livrer combat, il vise le cheval d'Escanor, ravit le bouclier de son opposant, dans lequel son épée était restée fichée. Et surtout, il refuse d'accorder grâce à son adversaire et le tue, malgré la prière insistante de ce dernier, pour la seule raison que sa mère lui avait conseillé de se méfier d'Escanor. On peut penser que la victoire de Gauvain marque le début de la reconquête des diverses composantes de sa personnalité, en vertu d'une vieille croyance magique qui investit le vainqueur de la force vitale et des attributs du vaincu. Et la cruauté de Gauvain à l'égard d'Escanor pourrait souligner que le héros n'est qu'au début de sa rédemption et qu'il est loin de la perfection première.

Un autre duel oppose le héros à Espinogre, le roi de la Rouge Cité. Ce chevalier raconte qu'il a longuement prié une jeune femme de devenir son amie. Elle s'est refusée à lui aussi longtemps que la réputation de son prétendant n'a pas été suffisamment éclatante et qu'il ne lui a pas juré fidélité. Elle a même exigé que Gauvain serve de garant, et Espinogre a donné son accord à cette entente, bien qu'il fût persuadé que Gauvain avait été tué. Sitôt obtenues les faveurs de son amie, le roi n'a rien de plus pressé que de courtoiser une autre femme. Par l'une de ces coïncidences chères aux écrivains médiévaux, Gauvain apprend qu'il a été cité comme garant dans le *covenant* intervenu entre Espinogre et son amie. Dès

5. L'auteur de *L'Âtre périlleux* fait allusion à cette scène du *Conte du graal* où le roi Arthur accorde à Perceval les armes du Chevalier Vermeil, qui vient de lui ravir une coupe de d'or (v. 5124-35).

lors, il a l'obligation morale de prendre les armes contre Escanor. Il ne révèle pas ouvertement son identité, mais déclare :

[...] « Ce est l'estrox.
J'amai tant monseignor Gavain
Ke je feroie que vilain
Se je soufroie qu'il eüst
Reproce la u mes cors fust,
Ne se il a mort u a vie
Estoit retés de vilenie. » (vers 3370-76)

Est-ce un hasard si, encore une fois, Espinogre hérite d'une des principales caractéristiques de Gauvain : l'inconstance ? Il faut certainement exclure la possibilité que l'auteur ait ignoré ce trait... L'explication déjà avancée, selon laquelle chacune des victoires de Gauvain traduit la reconquête symbolique de l'un des éléments épars de sa personnalité, semble plus satisfaisante.

Au cours de l'aventure, Gauvain se fait voler son cheval par un chevalier jaloux nommé Codrovain le Roux qui avait aperçu le *bon chevalier* auprès de son amie, occupé à récupérer l'épervier que la belle avait laissé s'échapper. Dans un moment de colère, Codrovain confisque les montures et abandonne les deux jeunes gens dans la forêt, sans ressources. Heureusement, Raguidel de l'Angarde croise leur route le lendemain matin et leur fait don d'un destrier et d'un palefroi. Pour apaiser la faim de la demoiselle à l'épervier, Gauvain « est obligé de s'introduire dans un château et de prendre, comme un vulgaire voleur, la nourriture et la boisson préparées pour les gens du logis⁶ », car l'hôtesse refuse de les lui offrir. Raguidel réapparaît à ce moment dans le récit et réclame comme *gueredon* la main de la demoiselle égoïste. Gauvain retourne au château chercher la pucelle, qui se met à crier pour alerter l'attention de ses sept frères. La belle déplore amèrement la mort de Gauvain car, dit-elle, il l'aurait sauvée d'un tel déshonneur. Mais quand elle comprend que son ravisseur la donne à celui qu'elle aime d'amour, elle revient à de meilleurs sentiments et fait amende honorable. Cependant, Codrovain a déjà perçu l'appel au secours de sa sœur et vient demander des comptes au héros. Celui-ci, qui reconnaît Gringalet dans le cheval que monte Codrovain, met flamberge au vent pour récupérer son destrier. Ce nouveau combat lui rend la possession d'un autre de ses attributs : Gringalet. Selon Cristina Álvares, « la récupération du cheval

6. Philippe Ménard, *Le Rire et le Sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969, p. 306.

est une étape importante dans la quête de l'identité, comme Busby le suggère, car la récupération de son nom sera désormais une affaire rapidement réglée⁷. Quelques passages témoignent bien de l'affection que Gauvain porte à son cheval. Ainsi, le neveu du roi préfère loger dans le cimetière périlleux plutôt que d'exposer sa monture à quelque danger⁸. Un jeune homme témoin de sa réaction n'hésite pas à qualifier sa conduite d'insensée. Gauvain s'identifie d'ailleurs à ce point à sa monture et à son épée qu'il refuse d'échanger l'un et l'autre contre « *Un cheval fort et desree/Roide et isnel et lanceis/Le mellor de tout le païs* » (vers 2022-24) et contre l'épée claire et tranchante que lui offre un bourgeois hospitalier et généreux. Cependant, il accepte avec reconnaissance le heaume, le haubert, l'écu et les chausses que son hôte met gracieusement à sa disposition.

Au cours de sa recherche, Gauvain apprend le nom des meurtriers de son sosie : L'Orgueilleux Faé et Goumeret sans Mesure. Les deux hommes ont publié à tout venant leur victoire sur Gauvain et se tiennent prêts à soutenir leur parole par les armes. Comme la date limite fixée pour contester leurs prétentions devient imminente, Gauvain charge Espinogre de combattre en son nom Goumeret, tandis que lui-même affrontera le Magicien. Que Gauvain délivre une procuration à son compagnon conforte la thèse qui veut que le roi de la Rouge Cité, comme tous les autres chevaliers qui prennent part à un combat singulier qui les oppose à Gauvain, fait figure de double du héros. En sa qualité de champion de Gauvain, Espinogre ne peut qu'obtenir la victoire. Gauvain aussi accule bien entendu son adversaire à la défaite. Notons au passage que le Magicien promet de ressusciter le faux Gauvain et de rendre la vue à Martin, le jeune valet qui avait voulu porter secours à Gauvain. Or :

[a]u Gauvain qu'il avait dépouillé de tous ses privilèges pour mieux le mettre sur la voie d'humilité, de patience et de renoncement qui devait le mener à la conquête de la Lance, Chrétien avait laissé un don médical, venu de la tradition héroïque (Héraclès était un dieu thérapeute), et peut-être de l'hagiographie où les saints guérisseurs sont légion. Après avoir « réveillé » une première fois le blessé de la *bosne de Galvoie*, Gauvain revient, comme il l'avait promis à l'amie du chevalier. Mais en chemin, lui qui savait *plus que nus hom de garir plaie*

7. Cristina Alvares, « Gauvain, les femmes et le cheval », *Le Cheval dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, Centre Universitaire d'Études et de Recherches Médiévales d'Aix, 1992, p. 31-41.

8. Marie-Luce Chénier, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1986, p. 671.

(*Perceval*, v. 6911), il cueille une herbe [...]. Le blessé se « réveille une seconde fois, remercie Gauvain de l'avoir arraché de la mort sans confession⁹ » [...].

Ne peut-on lire dans les vertus thérapeutiques du Faé un rappel des dons guérisseurs que possède Gauvain dans le *Conte du graal*? La logique de l'entreprise de réintégration symbolique, amorcée avec l'épisode de l'âtre périlleux, nous y invite fortement. Ce nouveau combat met un terme à la dépersonnalisation de Gauvain : une fois l'imposture du Faé démontrée par les armes, le neveu du roi récupère son nom et peut le décliner fièrement à son adversaire.

À la fin du récit, Gauvain doit prendre les armes contre le Laid Hardi, qui vient tout juste de vaincre Espinogre, Goumeret et le Magicien. Encore une fois, le texte présente l'adversaire comme un égal de Gauvain :

Nus hom qui le poïst veoir
N'en seüst dire le meillour.
Jusc'au vespre que faut le jour,
Se combatent issi sans faille
Que le miudre de la bataille
N'en sorent eslire li troi
Qui erent a pié en l'aunoi. (vers 6066-72)

L'issue du combat aurait d'ailleurs été indécise si le Laid Hardi n'avait déposé les armes après avoir appris l'identité de son adversaire. Cristina Álvares écrit : « Le Laid Hardi serait-il le reflet laid de Gauvain, son double sauvage dominé, repenté et (ré)intégré à la cour? Si Gauvain n'a rien à échanger [*sic*] avec lui, c'est que le Laid Hardi n'est pas un autre : il est le même¹⁰. » La victoire sur le Laid Hardi n'apparaît pas superflue mais devient hautement signifiante, puisque le Chevalier Noir a défait successivement plusieurs des doubles de Gauvain — rappelons qu'Escanor est mort et que Codrovain a perdu toute ressemblance avec Gauvain sitôt le Gringalet rendu à son propriétaire. Restent les chevaliers porteurs de traits propres à Gauvain : Espinogre l'inconstant et le Magicien thérapeute. Quant à Goumeret sans Mesure, le texte ne permet pas de faire ample connaissance avec lui. Peut-être faut-il voir dans son nom une allusion à l'admonestation que l'Orgueilleuse de la Lande sert à Gauvain dans *Le Conte du graal* : « et ele li crie : "Mesure/Mesure, sire,

9. *Ibid.*, p. 612-13.

10. Cristina Álvares, *op. cit.*, p. 38.

*or belement/Car vos venez molt folement*¹¹ ». Il ne faut pas oublier non plus que le héros n'a pas affronté directement Goumeret; il l'a emporté sur lui par personne interposée. Selon cette vieille logique qui veut que le gagnant s'approprie la substance vitale du vaincu, il fallait que le neveu du roi combatte le chevalier en qui se sont transférées les propriétés de Goumeret. Puisque le Laid Hardi apparaît comme un double de Gauvain plus complet que les répliques partielles sur qui il l'emporte facilement, sa défaite aux mains de Gauvain, fût-elle symbolique (il s'incline devant son adversaire après avoir appris son identité), marque l'achèvement de la reconquête. Après s'être réapproprié un par un tous ses attributs, Gauvain récupère son identité d'un coup.

Loin d'avoir été négligent dans la composition du récit, le poète s'est montré attentif à bien motiver les épisodes sur un plan symbolique et narratif. Si Gauvain doit traverser diverses épreuves et mener plusieurs combats dont chacun lui permettra de reconquérir l'un de ses attributs, c'est parce qu'il a été démembré de façon symbolique : les meurtriers ont en effet découpé en pièces le faux Gauvain, le malheureux Cortois de Huberlant. Tous les combats singuliers dans lesquels s'engage Gauvain débouchent d'ailleurs sur la réappropriation d'un trait de son identité. La présence du pseudo-Gauvain fournit la clef du récit : c'est elle qui, en premier lieu, met le lecteur sur la piste du double. La ressemblance entre Gauvain et ses doubles sauvages est avivée du fait que le neveu du roi se rend coupable de méfaits propres à l'homme sauvage : l'enlèvement de la femme et l'exercice de la tyrannie. Lorsqu'il refuse d'accorder grâce à Escanor en dépit des supplications répétées du vaincu, Gauvain impose sa loi plutôt que de se plier à l'usage courtois. De même, il enlève l'Orgueilleuse dame après avoir dérobé chez elle des provendes destinées à la demoiselle à l'épervier. Sans doute y est-il tenu par la promesse faite à Raguidel; sans doute encore l'action n'aura-t-elle que des suites heureuses. Il n'en demeure pas moins que cette brutalité passagère peut apparaître comme une réminiscence de la condition sauvage.

Cohérence sur le plan narratif, disions-nous aussi : le poète maîtrise à la perfection la technique de l'entrelacement, qui lui permet, grâce aux *dons*, *gueredons*, *covenants* qui traversent le récit, de souder entre eux les épisodes et de maintenir un certain suspense¹². La constance avec laquelle Gauvain réaffirme sa valeur tout au long de l'aventure, en

11. Chrétien de Troyes, *Le Roman de Perceval ou le Conte du graal*, éd. par William Roach, Genève/Paris, Droz/Minard, 1959 (2^e éd.), vers 8050-52.

12. Voir Nancy B. Black, *op. cit.*, p. XVII.

prenant la défense des demoiselles *desconseillées* ou soumises à la violence masculine, assure aussi la cohérence du texte. «Voilà pourquoi, écrit Marie-Louise Ollier, inlassablement, Gauvain reconquiert son nom en se vouant sans réserve à la vocation de prouesse et de courtoisie qui le définit¹³.» Deux autres traits, relevés par Keith Busby¹⁴, consolident l'unité de l'ouvrage : le désir des chevaliers de montrer à leurs amies leur supériorité sur Gauvain, et les services répétés de Gauvain comme agent matrimonial.

Il faudrait aussi faire un sort au thème du partage, qui traverse l'œuvre de part en part. Une solution s'offre à Gauvain, lorsqu'il hésite dans la séquence d'ouverture sur la conduite à tenir : attendre la fin du repas ou partir à la poursuite d'Escanor. Les meurtriers de Cortois de Huberlant démembrèrent leur victime avec férocité. La demoiselle de l'âtre périlleux mène une existence écartelée entre deux pôles, le repos forcé ou l'activité sexuelle obligatoire, entre deux temps, la phase diurne et la phase nocturne. Espinogre poursuit deux conquêtes amoureuses à la fois. Quant à Cadrès, il est déchiré entre bonheur et tristesse : il conçoit de la joie à la pensée de revoir son amie mais redoute en même temps de la perdre à tout jamais. Le Laid Hardi propose à Gauvain de faire de l'amie du Magicien propriété commune. Et, bien sûr, Gauvain partage son identité avec nombre de chevaliers. Quelque diverses qu'elles apparaissent, ces situations se ramènent à deux cas de figure : ou bien Gauvain (ou sa représentation symbolique) fait l'objet du morcellement, ou bien une autre personne en fait les frais. Dans ce dernier cas, l'éclatement résulte toujours d'une certaine pauvreté amoureuse. Le diable de l'âtre périlleux exerce une contrainte sur la demoiselle (mal) aimée; Espinogre adhère à une conception de l'amour peu exigeante; le chevalier qui veut ravir à Cadrès son amie fait preuve d'égoïsme; le Laid Hardi prend l'amie de l'Orgueilleux Faé comme un simple enjeu, au mépris des lois de l'amour. Or dans tous ces passages, l'éternel célibataire, Gauvain, s'improvise champion de l'amour et rétablit l'ordre des choses. Plus précisément, il fait en sorte que l'amour devienne sans partage, c'est-à-dire que l'amant s'y livre sans réserve, entièrement. En revanche, l'amour ne joue aucun rôle quand Gauvain subit lui-même le morcellement — sinon, peut-être, l'amour-propre... De la sorte, Gauvain reste fidèle à lui-même, c'est-à-dire à l'image que la tradition donne de lui :

13. Marie-Louise Ollier, «Introduction à la traduction de l'*Âtre périlleux*», *La Légende arthurienne. (Le Graal et la Table ronde)*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 609.

14. Voir Keith Busby, *op. cit.*, p. 105.

un chevalier incapable de mettre toute sa personne au service d'un idéal amoureux élevé.

La critique a élevé de multiples reproches au sujet de la structure de ce récit. Ainsi, s'il accorde un certain intérêt à l'épisode de l'âtre périlleux, Alexander Haggerty Krappe ne voit dans le reste que «lieux communs, combat banal et quelques radotages pieux¹⁵». Il porte un jugement sévère sur le roman, qu'il considère comme l'«œuvre maladroite d'un clerc désireux de motiver, coûte que coûte, chaque événement qu'il relate¹⁶». Pour Marie-Luce Chènerie, l'histoire est «surtout prétexte à un roman d'aventures multiples et plaisantes¹⁷». Les auteurs du *Roman jusqu'à la fin du XIII^e siècle* considèrent pour leur part que l'épisode de l'âtre périlleux et que le combat contre le Laid Hardi ne «s'insère[nt] pas vraiment dans la trame du récit¹⁸». Quant à Nancy Black, elle estime qu'en dépit de nombreuses interruptions et d'épisodes un peu détachés de l'ensemble, l'œuvre n'en revêt pas moins une mystérieuse unité¹⁹. Au vrai, la multiplication des épreuves dans *L'Âtre périlleux* n'est pas aussi gratuite qu'elle peut le sembler à première vue; elle épouse une logique rigoureuse, quoique inhabituelle à nos yeux. Mais la cécité d'un lecteur abusé par les apparences répond bien à l'aveuglement de Martin, trompé par la ressemblance entre Gauvain et Cor-tois de Huberlant...

L'auteur anonyme de *L'Âtre périlleux* manifeste une connaissance aigüe de la tradition arthurienne: il sacrifie à l'usage qui fait de Keu un chevalier prompt à tenter une épreuve mais dont les tentatives sont vouées à l'échec; il sait comment infléchir l'itinéraire d'un héros en postant judicieusement sur sa route des demoiselles en détresse; il se souvient ici ou là du *Conte du graal*. Enfin, il connaît les moindres facettes de la personnalité de Gauvain: le séducteur volage, le chevalier toujours prêt à prendre la défense des demoiselles esseulées, le héros solaire, le combattant valeureux fier de décliner son identité, le guérisseur, le compagnon inséparable de Gringalet. Le savoir de l'auteur lui permet de proposer des variations originales sur des thèmes éculés. Ainsi, il prive momentanément Gauvain du plaisir de signer ses exploits et campe l'éternel célibataire dans le rôle d'un entremetteur des plus

15. Alexander Haggerty Krappe, «Sur un épisode de l'*Âtre périlleux*, *Romania*, t. LVIII (1932), p. 261.

16. *Loc. cit.*

17. Marie-Luce Chènerie, *op. cit.*, p. 97.

18. Sous la direction de Jean Frappier et Reinhold R. Grimm, *Le Roman jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Tome 1 (partie historique)*, Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 1978, p. 385.

19. Nancy B. Black, *op. cit.*, p. XVI-XVII.

efficaces — Gauvain réconcilie Goumeret, l'Orgueilleux Faé, Raguidel, Espinogre et Codrovain avec leur amie respective.

Loin de s'attacher à ternir le *bon chevalier*, le poète exalte sa valeur. On peut même se demander si la faute initiale — l'attermoiement qui précède la poursuite du ravisseur — n'est pas un prétexte, un prix concédé pour permettre à Gauvain d'accéder au ministère de héros. Dans cette perspective, la publication de la mort du faux Gauvain et la perte du nom qui s'ensuit ne seraient que des artifices narratifs destinés à rendre Gauvain semblable, autant que faire se peut, à ces novices qui, par une ascension fulgurante, attirent sur eux les regards éblouis des chevaliers et des demoiselles de la cour arthurienne. Pour que le lecteur regarde Gauvain avec des yeux neufs et se réjouisse de le voir de nouveau au pinacle de la gloire, il fallait bien que le héros en fût un instant délogé...